

L'archéologie, pour quoi faire?

Autor(en): **Paunier, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **42 (1994)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ARCHÉOLOGIE, POUR QUOI FAIRE?

Par Daniel Paunier¹

L'intérêt pour les civilisations disparues n'a peut-être jamais été aussi grand qu'aujourd'hui. L'archéologie, dernière part de rêve et d'aventure, fait recette. Il suffit pour s'en convaincre de songer au succès des expositions prestigieuses consacrées à l'antiquité ou aux flots de touristes qui, rituellement, envahissent les hauts lieux du patrimoine mondial. Mais au-delà de la mode et des enjeux économiques, au-delà du tourisme culturel de masse, difficilement compatible avec la sauvegarde des monuments, au-delà de l'exploitation médiatique d'événements archéologiques condamnés au sensationnel, quel est le vrai visage et le rôle premier de l'archéologie? Quelle peut être sa signification dans le monde d'aujourd'hui? Faut-il voir en elle un divertissement éclectique réservé à quelques amateurs éclairés? Une chasse aux objets d'art? Un bien de consommation culturelle? Une science au langage abscons pratiquée par un cénacle de spécialistes? Une activité élitiste, coûteuse et inutile? Un savoir passéiste, ennemi du développement et de l'innovation, obérant le présent? Une collecte d'antiquités? La simple acquisition de connaissances? Il ne saurait être question, en quelques lignes, d'aborder de manière exhaustive un thème qui, par sa richesse et sa complexité, mériterait de plus larges développements et appelle, pour le moins, force nuances. Aussi devons-nous limiter notre propos, sans doute trop général et forcément réducteur, à quelques rappels et interrogations propres à nourrir la réflexion.

L'archéologie, science historique à part entière, en étudiant les vestiges matériels qu'elle met au jour par les fouilles et qu'elle interroge avec l'aide d'autres sources (textuelles, iconographiques) et le concours d'autres disciplines (sciences naturelles, anthropologie), a pour objet l'histoire, au sens le plus large, des hommes d'autrefois. En explorant les archives du sol, en scrutant l'évolution du paysage, elle contribue à faire resurgir ce qui aurait pu disparaître de la mémoire collective. Comme les sciences humaines en général, elle ne saurait être totalement neutre ou innocente: tributaire de connaissances, de modes de jugement ou de pensée, de sensibilités, voire d'idéologies propres à une époque donnée, elle ne peut faire parler la matière – résiduelle – qu'elle interroge, et tenter de restituer le passé, qu'à travers le prisme déformant de la réalité présente.

De tout temps, l'homme a fait preuve de curiosité pour les générations qui l'ont précédé et les vestiges matériels

qu'elles ont laissés, – parfois pour des raisons religieuses ou politiques, comme en Egypte ou à Babylone, le plus souvent à titre de sauvegarde de la mémoire collective, tels Hérodote, le père de l'histoire, Thucydide ou Pausanias, observateurs des ruines, véritables archéologues avant la lettre. La recherche d'antiquités connaît une longue tradition, faite d'événements aussi pittoresques que dramatiques. Reste que l'archéologie au sens moderne du terme, dont l'invention remonte au XIX^e siècle, constitue une discipline relativement récente². Pendant des millénaires, la science, et les hommes, ont pu vivre sans elle. Une preuve irréfutable, diront les mauvais esprits, de sa totale inutilité...

Les finalités de l'archéologie, un terme déjà présent chez Platon³, ont varié au gré des temps et des personnes: recherche de l'historicité de héros mythiques; culte des reliques (transfert des ossements de Thésée, par exemple, après les guerres médiques, ou translation, à l'époque carolingienne, des reliques de sainte Reine du mont Auxois, site déjà identifié à l'antique Alésia, jusqu'à Flavigny); légitimation d'un pouvoir dynastique; exposition, dans les sanctuaires antiques, des plus beaux produits du pillage; rapines ou chasses au trésor pour enrichir des collections publiques ou privées (de Verrès... à nos jours); constitution de musées où l'œuvre d'art procure le plaisir esthétique d'une élite et devient, en particulier à la Renaissance, source d'inspiration pour les artistes; nécessité de comprendre l'histoire par l'observation des monuments et des objets de prestige (dès Thucydide); sauvegarde du patrimoine (dès Auguste) pour éviter les destructions spéculatives ou pour conserver les témoins de la grandeur passée, voire de la fragilité humaine⁴. Telles sont les motivations les plus courantes jusqu'à l'avènement de l'archéologie contemporaine.

Aujourd'hui, il s'agit avant tout de mieux connaître l'histoire et le cadre naturel de l'homme d'autrefois, de donner un sens au passé dont nous sommes largement redevables et de sauvegarder, dans la mesure du possible, les lieux de mémoire propres à permettre à nos contemporains de retrouver leurs racines, de se sentir solidaires de ce long cortège d'hommes et de femmes qui nous ont transmis un précieux héritage, et de restituer ainsi au présent sa vraie profondeur. La course au trésor, cependant, la primauté de l'œuvre d'art ou du monument prestigieux, les préoccupations politiques et idéologiques sont loin, tant s'en faut,

d'avoir disparu. Le trafic illicite d'antiquités qui fait, plus particulièrement dans notre pays, l'objet de débats passionnés, ou les dérives nationalistes restent, hélas, d'actualité. Là encore, l'archéologie n'est pas toujours neutre!

Apte à construire une histoire nationale quand les sources textuelles sont rares ou inexistantes, facteur de cohésion et d'identité par la conscience d'une appartenance à un passé commun, elle fut utilisée naguère pour justifier le colonialisme (la soumission de certains peuples à des puissances étrangères parce qu'elles étaient détentrices de la civilisation et du progrès, était une constante!) et plus récemment pour valider le triomphe du socialisme sur la société capitaliste ou pour exalter le pangermanisme et la pureté des races, notions sur lesquelles le régime nazi fonda sa sinistre politique d'expansion territoriale et de purification raciale. A l'heure même où, modeste contribution à la lutte contre certaines perversions, elle a pu démontrer le caractère illusoire des liens entre ethnie et culture, l'archéologie demeure trop souvent inféodée aux idéologies politiques.

Ces réserves faites, on peut affirmer que c'est l'archéologie, science à part entière, génératrice d'histoire, qui crée aujourd'hui l'essentiel de la nouveauté historique. En restant dans le champ d'étude qui est le nôtre, on peut en effet se demander, compte tenu du caractère rarissime, lacunaire, unilatéral, élitaire ou anecdotique des textes antiques disponibles, quelle serait notre image de la Suisse gallo-romaine sans l'archéologie. Sa contribution est essentielle pour percevoir la transformation rapide d'une société indigène qui, en quelques décennies, adopte et assimile une civilisation étrangère, mais aussi son attachement aux valeurs ancestrales dans de nombreux domaines, attestant que les peuples, formations sociales sans cesse en mouvement, ne sont que le résultat d'un long processus d'échanges humains et culturels, complexe et jamais achevé. Cela se lit en particulier dans les domaines de l'urbanisme, avec l'origine, le développement, la structure et la parure monumentale des agglomérations, expressions d'une conception de la vie publique, sociale et religieuse, l'occupation et l'exploitation du sol, avec l'implantation, l'organisation et l'évolution des *villae rusticae*, foyers de romanisation dans les campagnes, la disposition, l'équipement et le décor de l'habitat privé, reflets d'un mode de vie et d'un statut social, le rapport entre les villes et leur territoire, les coutumes et les monuments funéraires, la religion, officielle, avec les temples classiques sur podium, ou indigène, avec les *fana* gallo-romains, succédant parfois à des enclos de type celtique, la nature du culte et l'évolution des rites, comme le passage de l'exposition à la crémation des offrandes animales, les techniques de construction, l'artisanat (art des métaux, céramique, verre, tuiles, carrières, sculpteurs et tailleurs de pierre), avec les lieux de travail,

les techniques de fabrication (reconstitution des gestes et des chaînes opératoires), l'origine des matières premières et leur mode d'extraction, l'aire de diffusion des productions, le commerce et les échanges, les routes, les voies lacustres et fluviales, avec leurs installations portuaires et leurs bateaux, la chronologie et la nature de l'occupation militaire, permettant, à plus large échelle, d'apporter des précisions sur les effectifs et le mouvement des troupes ou encore sur la stratégie de l'armée, la vie artistique (sculpture, mosaïque, peinture murale), l'habillement, la parure, l'évolution des goûts culinaires par l'analyse des restes végétaux ou carnés, l'étude de la vaisselle de table ou de cuisine, l'identification de l'origine et du contenu des amphores, le calendrier, les poids et mesures, la circulation monétaire, le peuplement, la faune, sauvage ou domestique, le paysage et le climat, recréés à l'aide de la paléobotanique, de la malacologie et de la sédimentologie.

C'est ainsi que l'archéologie, jointe à l'apport des données écrites disponibles (textes, documents épigraphiques) et enrichie d'un dialogue ouvert et constant avec les historiens, permet de proposer une image du passé gallo-romain certes incomplète et perfectible, mais dont la précision et la crédibilité ne peuvent que croître au gré des nouvelles découvertes, des progrès méthodologiques et de la capacité des archéologues à interroger, de manière originale et novatrice, en s'ouvrant sur le monde et en restant à l'écoute des spécialistes d'autres disciplines, les vestiges matériels, muets par nature, auxquels il s'agit de conférer un sens et derrière lesquels il convient de découvrir l'homme. On aura garde d'oublier cependant que si l'archéologie excelle dans la résolution de problèmes chronologiques ou spatiaux, elle ne saurait répondre à toutes les interrogations relatives, par exemple, aux conditions sociales ou aux modes de pensées, et que le passage de l'archéologie à l'histoire reste un exercice périlleux: on ne rappellera jamais assez que la connaissance d'une structure, d'un site ou d'un phénomène, aussi exhaustive puisse-t-elle paraître, ne saurait conduire *ipso facto* à la généralisation ou à l'exemplarité.

Rappelons enfin que l'archéologie, malgré un caractère irrémédiablement destructeur qui impose de n'entreprendre des fouilles qu'en cas de nécessité absolue, peut jouer un rôle dans la protection et la mise en valeur du patrimoine en sensibilisant le public par des visites de chantier, des expositions, des publications largement accessibles, la présentation didactique de vestiges. Elle doit aussi montrer que la vie quotidienne des anciens n'est pas faite que de sensationnel, et qu'un monument chargé d'histoire comme un paysage lentement façonné par les hommes, en tant que sources de la mémoire collective et objets de connaissance, appellent le soutien politique et financier de la communauté tout entière pour leur étude et leur sauvegarde. Sans une

large prise de conscience de la valeur du patrimoine archéologique par la population et la pleine connaissance des dangers qui le menacent, la sauvegarde des vestiges légués par des hommes et des femmes, partagés, comme ceux d'aujourd'hui, entre l'inquiétude et l'espérance, relève d'une tentative désespérée.

Cette mission d'information et de diffusion du savoir, propre à mieux faire comprendre le sens et l'intérêt des recherches archéologiques, cette mission de sensibilisation et d'éducation du public, à condition d'être aussi large que crédible, devrait tendre à mettre un frein aux destructions causées par des prospecteurs, des fouilleurs clandestins, des édiles ou des collectivités publiques sans scrupule, et contribuer ainsi pleinement à la sauvegarde de valeurs qui ne représentent ni un luxe coûteux et inutile, ni un agréable sujet de conversation, ni un souvenir pittoresque, mais qui constituent la sève vivante qui nourrit quotidiennement le présent. A côté des sciences humaines, en parlant des vestiges matériels, l'archéologie cherche à saisir,

jusqu'à ses plus lointaines racines, l'homme dans sa complexité et sa relation avec l'univers. Depuis des millions d'années, des hommes et des femmes, de génération en génération, nous ont transmis des gestes, des croyances, des modes de pensée; ils ont ainsi contribué à faire ce que nous sommes. Le reconnaître dans un élan de solidarité et de fraternité, c'est retrouver à la fois notre identité et la capacité d'être nous-mêmes pour tenter de maîtriser plus lucidement les défis du monde contemporain.

Notes:

- 1 Professeur ordinaire d'Archéologie gallo-romaine à l'Université de Lausanne.
- 2 A. SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993.
- 3 PLATON, *Hippias ma.*, 285 d.
- 4 A. SCHNAPP, *op. cit.*, chap. I et pp. 326 sq. Sources antiques et médiévales.



Le poète grec Posidippe. Copie romaine d'un portrait grec. Marbre, haut. 35,2 cm. Don Walther Fol (1871). Genève, Musée d'art et d'histoire, Inv. MF 1330. Photo Yves Siza.